Nebraska

Sophie Merceron



COMÉDIE DE CAEN

Sélection 2024

PERSONNAGES

SAUL.
NEBRASKA *(l'iguane)*.
RUDY.
ETHER.
SATINE.
VOIX DE LUCIE.

Les personnages s'adressent parfois au public comme s'ils s'adressaient au désert. Ces adresses peuvent aussi être des pensées ou une voix intérieure.

1

Le désert. La solitude à perte de vue. Des arches et des canyons. Dans le ciel, quelques condors et des colibris. De la poussière.
Et au milieu, une caravane. Celle de Saul.
Il est là depuis longtemps.
Il a fait pousser des légumes, on ne sait pas comment ; installé un récepteur radio, fait de ses mains visiblement ; accroché un fil à linge.
Sous les derniers rayons du soleil, un iguane apathique sommeille, paisiblement.
Saul mange, dans une écuelle, ce qui semble être de la soupe, ou des haricots. Une chose un peu pâteuse, en tout cas. Qui s'accroche aux poils de sa barbe et finit sur son tee-shirt.

SAUL, *au public*. – C'est quoi le rêve dont vous vous souvenez le plus ?

(Il mange.)

Celui qui vous reste encore, même des années après l'avoir fait ?

(Il mange.)

Vous vous souvenez de quoi vous avez rêvé, la nuit dernière ?

(Il mange.)

Moi, j'ai rêvé d'un ours. D'un grizzli. Ça m'arrive souvent. De rêver de grizzlis. Cette fois, il n'essayait pas de me dévorer les tripes et le cœur comme la dernière fois, non. Cette fois, il m'expliquait comment fabriquer un engin explosif avec trois fois rien. Vous y croyez à ça ?

(Il jette le reste de son repas à Nebraska. Lape le fond de son écuelle, se lèche les doigts. Puis s'essuie sur son pantalon.)

Une fois, j'ai rêvé que je faisais l'amour avec un ours. Il entrait dans la caravane, la nuit. Tout doucement. Faisait signe à l'iguane, qui squatte mon plumard, de ne pas faire de bruit. S'approchait de moi. Et glissait sa grosse patte dans mon foutu sac de couchage. Et là…

(La radio grésille. Comme si elle lui parlait. Comme si elle voulait l'interrompre. Saul essaie de régler la fréquence. La radio grésille encore et essaie de dire quelque chose. C'est incompréhensible.)

Putain de putain de radio.

(Temps. Il pisse dans un seau.)

J'ai lu quelque part que boire son urine s'avérerait efficace pour baisser la température corporelle et favoriser la circulation sanguine. L'urinothérapie, ça s'appelle. Connards de survivalistes. Qu'ils crèvent tous dans leurs propres déjections. Tas de dégénérés.

(Il jette une partie du contenu du seau dans les légumes qui poussent anarchiquement à côté de la caravane.)

Par contre, c'est très efficace pour faire pousser les piments.

(Il met le reste dans un bol. Et s'en frictionne les cheveux.)

Et c'est parfait contre la calvitie.

(Une voix étrange, dans la radio. Derrière le grésillement. C'est incompréhensible. Étrange et incompréhensible.

Saul écoute et hoche la tête, comme si lui, et lui seul, avait compris ce qui venait de se dire derrière ces grésillements.)

La vie d'un mort dure cent ans.
Il reste dans la mémoire des vivants pendant cent ans.
À condition qu'on lui dise au revoir.
Qu'on lui donne cérémonie.
J'ai entendu ça, une fois, dans la radio : « Les morts qui n'ont pas de cérémonie, ça fabrique des fantômes. »
Ce sont des êtres qui errent et qui sont tristes. Parce qu'ils sont oubliés. Comme, par exemple, après une guerre : lorsqu'on n'a pas réussi à retrouver les corps et à leur donner un enterrement décent, les morts errent et pleurent.
C'est le rituel qui permet de lutter contre l'oubli. Il paraît.
« Il est important de pouvoir dire au revoir. » Il a dit ça, le spécialiste, dans la radio.
Je suis là pour ça, pour lui dire au revoir.
Son corps, en cendres, à l'intérieur d'une boîte… merde.
Je sais que ce corps ne demande qu'à sortir, et se mêler à la poussière, aux ronces et à l'ancolie bleue. Ça, ça a de la gueule.
Tout, sauf rester enfermé dans une boîte.
Je devrais faire ça. Je sais que c'est pour cette raison que mes jambes m'ont conduit jusqu'ici.
C'est ici que son histoire doit finir.
Mais j'y arrive pas.
J'y arrive pas.
Les jours passent et j'y arrive pas.
Et puis, je suis bien ici.
C'est devenu chez moi, ici.
Le plus bel endroit de la terre, pour moi.
Des canyons profonds comme l'enfer, des serpents jaunes qui vous font les yeux doux et un soleil qui vous cuirait comme un steak, en quelques minutes, si vous lui laissiez votre peau à nu.

Ici, je ne me sens plus étranger au monde. Ici, j'ai l'impression d'être entré en lui.
Et puis, aussi, c'est plein d'âmes errantes.
Et je crois que mon crâne est suffisamment fêlé pour les entendre.
Tout ce que la société a rejeté de cœurs fracassés, d'enfances mal-aimées et de corps meurtris, tous ceux à qui on n'a pas pris la peine de dire au revoir lorsqu'ils sont passés de l'autre côté, se retrouvent ici.
Dans ce désert de poussière rouge et de chardons brûlés.
Agglutinés à ma caravane, dès que le soleil se couche.

(Il remplit le seau d'eau, retire son pantalon et le lave sommairement dans le seau. Puis il l'étend sur le fil avec le reste de son linge. Il est en slip, donc.)

Je me passe très bien de la présence des hommes.
Moins des femmes.
Mais on fait avec.
Et puis c'est comme le reste, ça s'oublie. À force.

(Temps.)

Après sa mort, j'ai bu tant et tant de tequila que j'ai dû vider le Mexique de ses réserves d'agave.
Ensuite, j'ai pris ses cendres en boîte, mon paquet de clopes et mon chien, et j'ai quitté la ville.
À pied et dans la nuit.
Je me suis réveillé dans le désert. L'épiderme rôti par le soleil.
Quand j'ai ouvert les yeux, mon chien avait disparu. Bouffé par un iguane.
Ce reptile était couché là, à la place de mon clébard, et me regardait d'un œil mi-clos, tout alangui, en pleine digestion, quoi !
Un petit bout du collier de mon chien sortait de sa gueule.
Je me suis dit que, pour avoir le cran de s'attaquer à une bestiole sept fois plus grosse que lui, cet animal devait

avoir un furieux appétit de vivre. Ça m'a plu. Alors je l'ai adopté.

(Il prend un pantalon qui séchait sur le fil, le met, et jette un regard à Nebraska.)

Nebraska, saleté de bestiole, bouge ta carcasse, tu deviens obèse, mon pote.

Apparaît Rudy.

RUDY. – Tu parles encore à ce foutu lézard, mec ?

SAUL, *au public*. – Rudy a le corps cabossé, des cicatrices sur le visage et l'âme en miettes.
Trop jeune pour mourir. Beaucoup trop.
Avant de finir encastré, version compression de César, dans la tôle de sa voiture, sur une route américaine, Rudy vivait à Anvers avec sa mère.
Dans une caravane, posée sur un terrain vague. Un peu comme ici. Les cactus en moins.

RUDY. – Entre la dépression et moi, ma mère a choisi sa dépression.

SAUL, *au public*. – La mère de Rudy a perdu la tête. Elle se croyait aux États-Unis. Elle a toujours rêvé d'y aller. Aux États-Unis. Elle n'a jamais dépassé le périphérique d'Anvers. De toute sa vie.
Chaque matin, elle tournait la clé de contact pour démarrer leur carcasse de voiture sans moteur. Et elle voyageait dans le désert.

RUDY. – Elle trouvait ça très beau. Mais bon, la vodka, ça rend lyrique.